

# LA MARCHÉ INFINIE VERS L'UNIVERSEL

Après avoir organisé, à l'occasion du centenaire de sa naissance, en 2008, un colloque international sur Simone de Beauvoir, Julia Kristeva a créé le Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes. Prix par lequel elle entend permettre à « *la véritable révolution anthropologique qu'elle a accélérée de se perpétuer* ». Elle confronte ici sa propre expérience du féminisme, de la littérature et de la psychanalyse avec le parcours de Simone de Beauvoir, en qui elle voit une femme d'une « *grande rigueur intellectuelle* », beaucoup plus nuancée qu'on ne le dit généralement.

■■■ PROPOS RECUEILLIS PAR JOSYANE SAVIGNEAU



**JULIA KRISTEVA**  
(1941)  
Universitaire, linguiste, psychanalyste, philosophe et romancière. Elle a publié une trentaine de livres, dont la trilogie *Le Génie féminin* aux éditions Fayard : *Hannah Arendt* (1999); *Melanie Klein* (2000); *Colette* (2002).

Simone de Beauvoir photographiée par Pierre Boulat en 1956.

## Quand avez-vous découvert Simone de Beauvoir ?

→ À l'époque j'étais encore en Bulgarie, Beauvoir n'était pas vraiment une vedette et j'avais le sentiment que les femmes étaient libres. Quelque chose n'allait pas, mais je n'aurais su dire quoi. Vers 1958, un ami français m'a apporté *Le Deuxième Sexe*. Avec le dégel post-stalinien, nous commençons à discuter ouvertement de la liberté. La dialectique hégélienne analysait celle-ci en termes d'idées, mais voilà qu'une Française l'envisageait en parlant du corps sexué, dans la polyphonie de la littérature. Sans révolte prolétarienne ni spirale de l'esprit, la liberté prit ainsi corps pour moi avec Simone de Beauvoir. Elle devait passer par les femmes et pouvait s'écrire.

## Vous a-t-elle rendue féministe ?

→ On ne parlait pas encore de féminisme. Elle m'a révélé que l'énigme de la sexualité féminine – secret et scandale – devenait une évidence politique, doublée de la possibilité de « se trans-

cender » : « *On ne naît pas femme : on le devient.* » Si je ne puis trouver qui je suis ni ma place dans la société, il dépend toutefois de moi, de nous, que cela change. De nous, dans le combat social. Et de moi, par la pensée et l'écriture : « *Je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence* », dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Il m'est apparu que cette vision des femmes comme actrices de leur propre liberté ne pouvait surgir que de l'émergence de la conscience moderne en Europe et particulièrement de l'histoire de France, du legs de M<sup>lle</sup> de Gournay, de Théroigne de Méricourt et de la Révolution et, plus tard, de Stendhal, de Colette... Mon admiration pour la culture française s'en trouva renforcée, et j'avoue qu'elle résista à tous les démentis infligés par la réalité.

**Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir critique la psychanalyse, puis dit qu'elle « adore » Freud dans *Tout compte fait*...**

→ Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir précise pourtant que sa compréhension procède du



« point de vue psychanalytique » : le sexe, c'est « le corps vécu par le sujet. Ce n'est pas la nature qui définit la femme; c'est elle qui se définit en reprenant la nature dans son affectivité ». Ni pure biologie, ni excitation pornographique et moins encore spiritualiste, le sexe selon elle est indissociable du travail psychique, c'est une « expérience vécue », comme l'indique le sous-titre du deuxième tome. J'entends ce mot

## C'est une expérimentatrice qui se risque en permanence dans sa vie privée et dans sa pensée, et invite chacune à reconstruire sa personnalité.

au sens scientifique et psychique. Je ne reconnais pas Beauvoir dans le cliché de la militante féministe. C'est une expérimentatrice qui se risque en permanence dans sa vie privée et dans sa pensée, et invite chacune à reconstruire sa personnalité, à développer sa créativité. C'est pourquoi je lui ai dédié la conclusion de ma trilogie, *Le Génie féminin*.

**Selon vous, « Beauvoir ne se laisse pas seulement défier par la psychanalyse, elle défie le microcosme psychanalytique et l'invite à se cadrer dans l'histoire »...**

→ Ce sujet qui « n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés » et qu'elle appelle de ses vœux pour sortir les femmes de leur « facticité », de leur rôle d'objet de l'Autre, s'appuie sur toute l'histoire philosophique occidentale. Peut-être plus encore que celle de ses contemporains, la psychanalyse nourrit la pensée de cette femme qui scandalise l'establishment en l'enseignant au lycée; et Anne, une psychanalyste, est l'héroïne des *Mandarins* – ce qui n'empêchera pas Beauvoir de rester très ambivalente. Ses critiques, souvent simplistes, à l'endroit du freudisme, devaient être reprises et aggravées par

la ruée des féministes, notamment américaines. Mais elles ont également suscité des réactions inverses, une curiosité pour l'actualité psychanalytique. En revanche, en se tenant constamment au carrefour de l'intime et du social, Beauvoir montre les limites de l'intimisme psychanalytique, lorsqu'il tend à ignorer les mutations sociales et historiques que chaque personne que nous entendons sur le divan subit ou essaie de s'approprier.

**Dans *Tout compte fait*, elle raconte des rêves. Qu'est-ce que cela vous inspire ?**

→ Pourquoi raconter ses rêves au tout-venant ? Est-ce Beauvoir la cruelle qui par là s'exhibe afin de mieux régner, comme on le lui a souvent reproché ? Faut-il y voir une tentative de séduction, une volonté d'emprise sur la vie intime du lecteur, un ultime désir de pouvoir ? Cette femme d'une grande rigueur intellectuelle commence par elle-même : elle jouit de penser, et donc se remet inlassablement en question. Jusqu'à interpréter ses propres rêves, dévoilant sans complexes les traits spécifiques, souvent douloureux, de son intimité, comme son incapacité à s'abandonner, sa tendance à « jouer un psychodrame plutôt que de vivre vraiment », à rationaliser son anxiété – et toute émotion déclenche une avalanche de voyages, de trains, de gares et d'avions, Sartre devenu hélicoptère. L'ombre de la « femme rompue » y côtoie l'amante émancipée, la marcheuse. En dévoilant sa fragilité, comme elle le fait dans ses romans, elle empêche ses lectrices de l'introniser dans le rôle de chef et rend impossible le culte de sa personnalité. Certains hommes, en revanche, se sont plu à dénoncer la pleureuse, l'amoureuse infantilisée, l'inexorable épistolière enchaînée à son « cher petit vous autre », pour se moquer ou réduire sa « vérité » et celle des femmes à une sorte de volubilité sensitive qui au fond les rassure.



**Que pensez-vous de sa compulsion à écrire d'interminables lettres ?**

→ Elle semble habitée d'une pulsion verbale irrépressible, de même que rien ne pouvait arrêter la marcheuse avalant les espaces. Le Verbe comme antidépresseur. En écrivant sur l'expérience mystique de Thérèse d'Avila, je me suis aperçue qu'au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et surtout au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, les hommes d'Église demandaient aux religieuses et aux pénitentes laïques d'écrire leur « vie spirituelle » ; il en a résulté une riche littérature féminine. La fugue dans la langue française pour cette catholique en rupture de ban qu'était Beauvoir est en effet une manière originale à la fois de s'approprier et de « transvaluer » cette tradition : je songe aux *Torrents* de Madame Guyon, à l'admirable épistolière que fut Madame de Sévigné...

**Êtes-vous d'accord avec la définition de l'universalisme de Simone de Beauvoir ?**

→ Je ne l'entends pas de la même manière que ces universalistes qui voudraient aujourd'hui la représenter. L'égalité des sexes qu'elle proclame, cette « fraternité » entre l'homme et la femme, s'inscrit philosophiquement sous le régime de l'universel, qui remonte à l'idée platonicienne, aux idéaux républicains de l'Homme universel et à ses droits, chers aux Lumières françaises. À l'écoute de la psychanalyse, on comprend que ces valeurs se soutiennent du déni du corps féminin et partagent le culte phallique du Grand Homme, non sans ambivalence, agressivité et dépendance. Beauvoir a raison d'inviter les femmes à se mesurer à cette exigence, à se transcender dans l'universel, ce qui implique nécessairement un développement de la bisexualité psychique, que Freud disait plus importante chez la femme. Mais parce que ce qui l'intéresse, ce sont « les chances de l'individu », son « bonheur » dé-

fini « en termes de liberté », une tension constante structure sa pensée, l'universel s'incarne dans l'expérience de chacun, de chacune. On ne le dira jamais assez, l'universel de Beauvoir se conjugue au singulier. Elle n'est pas une militante qui enferme les femmes dans une totalité prométhéenne, comme ont pu le faire les mouvements libertaires issus de l'effondrement du continent religieux, en promettant la liberté à « tous les hommes », et en procédant forcément par communautés distinctes – tous les bourgeois,

**Elle semble habitée d'une pulsion verbale irrépressible, de même que rien ne pouvait arrêter la marcheuse avalant les espaces. Le Verbe comme antidépresseur.**

tous les prolétaires, tout le tiers-monde, etc. –, avant de s'apercevoir que ce déni du singulier ouvrait la voie à la banalisation et aux totalitarismes.

**Vous critiquez le « refoulement rationnaliste avec lequel certaines universalistes actuelles bétonnent leurs ambitions viriles et brocardent l'enfantement, comme si cela conduisait à la déchéance de la condition féminine »...**

→ L'universalisme de Beauvoir est constamment repensé, recomposé. Il ne propose pas un schéma unique de ce que devrait être La femme ou La mère. Ayant vécu sous un régime totalitaire, j'ai été particulièrement sensible à cet aspect de sa pensée. Ce souci de singularité m'est apparu très nettement dans sa persévérance à penser en roman. Tandis que Sartre, après *Les Mots*, renvoie l'imaginaire à la névrose, Beauvoir continue à écrire, biographie ou autofiction, qui peut le dire ? « Ça » parle de sa mère, de ses amants, de la mort, indirectement mais en





disant « je ». Pour affirmer que c'est seulement en incluant l'expérience la plus singulière possible dans la marche infinie vers l'universel que tous et toutes, nous pourrions « justifier notre existence ».

**Vous parlez aussi de la différence, qui se profilerait dans son expérience. N'êtes-vous pas en train de la tirer vers vos idées différentialistes?**

→ C'est possible. Chacune de nous, en lisant une œuvre aussi dérangement, essaie de voir en quoi elle lui correspond. Mais je ne pense pas la trahir. Souvent, elle se laisse prendre au piège de son universalisme « fraternel » et use de stéréotypes pour décrire certains

hiérarchies établies, tout en étant différente? En élaborant ensemble, chacun selon sa singularité, des pensées libres qui maintiennent vivant le dialogue?

**Leur couple ne s'est pas érigé en modèle et pourtant certains en ont fait un modèle, et ont dit ensuite avoir été déçus.**

→ Pouvaient-ils échapper à une sorte de médiatisation avant la lettre? C'était le temps de Saint-Germain-des-Prés et ils se sont prêtés à cette mythification. Mais à lire *Les Mandarins* ou, plus tard, *La Cérémonie des adieux*, je n'y relève aucune religiosité obséquieuse de la femme à l'égard de l'homme. En revanche, ils ont donné l'image d'un couple qui s'est servi des « amours contingentes ». On leur a reproché la position victimaire de ces « partenaires contingents ». Mais une telle cruauté ne s'exerçait-elle pas également vis-à-vis d'eux-mêmes et la logique sadomasochiste de ce couple a-t-elle pu échapper à Simone de Beauvoir? En tout cas, elle l'a décrite dans ses livres à travers les relations hommes/femmes, les jalousies, la guerre des sexes. Je ne pense pas qu'elle l'ait analysée, encore moins dépassionnée. La formule de Hegel en exergue de *L'Invitée*, « *Chaque conscience poursuit la mort de l'autre* », la conduira jusqu'aux scénarios sexuels du désir à mort chez Sade. Fascinée par l'audace du divin marquis, elle lui consacre un texte étonnant, *Faut-il brûler Sade?*. Inéluctable cruauté, laisse-t-elle entendre, qui s'oppose à l'accablant optimisme de la bonne conscience : « *Dans un monde criminel, il faut être criminel.* » Mais est-ce bien cela que dit Sade? C'est dans le domaine de l'imaginaire que se déploie sa redoutable jouissance, et il n'est pas jusqu'à la liberté illimitée du grand seigneur méchant homme qui ne reste en deçà du fantasme le plus meurtrier. Rien n'oblige de passer à l'acte. Cette logique dominant/dominé qui structure le désir et les rapports

## **On a reproché au couple Beauvoir-Sartre la position victimaire de leurs « partenaires contingents ». Mais une telle cruauté ne s'exerçait-elle pas aussi vis-à-vis d'eux-mêmes?**

vécus féminins imposés par des conditions historiques précises, comme s'ils étaient essentiels. En partant de là, elle essaie de tendre vers cet universel libérateur du grand homme philosophe, qui peut être une femme. C'est ce que beaucoup de féministes ont retenu, notamment un certain féminisme américain, avant de devenir plus différentialistes. En revanche, dans les variantes de la vie en couple, avec Sartre, Algren et d'autres, c'est la femme aimante qui se révèle, capable d'attentions et de complicité. Et le couple apparaît sans aucun écrasement uniforme, ce n'est pas un lieu de culte non plus, plutôt un espace de débat où, au-delà des différences et divergences, une solidarité respectueuse du corps et de la pensée de l'autre est permise. Un exemple qui, loin d'appeler l'imitation, sollicite et stimule l'invention. Comment vivre avec un homme en dehors des



sexuels, Beauvoir ira la débusquer dans les institutions socio-historiques, où les lois universelles reposent sur des homicides et où toute morale n'est qu'une morale de l'ambiguïté. Pour tenter d'en démêler les équivoques dans le stalinisme, par exemple, sans échapper, au passage, à quelque indulgence envers les passions révoltées... Côté couple, curieusement, c'est Colette qui aura réussi à « déshystériser » les amours féminines, en ironisant sur « *ces hommes que les autres hommes appellent grands* ». Quant à Beauvoir, il restera jusqu'au bout quelque chose en elle de la grande amoureuse.

**Quand vous évoquez sa « *tendre cruauté à l'égard de Sartre* », faites-vous allusion à *La Cérémonie des adieux* ?**

→ Certains ont voulu y voir une vengeance, d'autres, un ultime témoignage de vénération envers Sartre. J'en discerne la cruauté, mais non à proprement parler une vengeance, si l'on considère que la relation amoureuse est intrinsèquement sadomasochiste. Sartre et Beauvoir ont compris que la religion se réfugiait dans l'idylle de l'Amour et du Couple. Peut-on vivre sans ce sacré-là ? Peut-être, mais au prix de non-dits, de censures et de victimes. Beauvoir et Sartre sont allés loin dans l'athéisme vécu comme déconstruction de l'idylle amoureuse. L'athéisme, cette « *expérience cruelle et de longue haleine* », écrit Sartre. Une cruauté qu'ils ont maintenue dans le lien à deux, tout en essayant de l'adoucir. Connaissez-vous beaucoup de couples capables de soutenir ainsi la pleine lumière ?

**Y a-t-il une voie entre la « *maternité dévalorisée par Beauvoir* » et la « *maternité ramenée à un instinct de l'espèce* » ?**

→ La voie est étroite. On devrait éviter ces deux écueils. Mais qu'est-ce qu'une mère ? Prenons ce rêve concernant sa mère, qui se déroule rue

de Rennes : « *J'en éprouve du malaise et d'ailleurs nous ne nous rejoignons pas : ou je n'arrive pas jusqu'à la maison, ou elle est absente. [...] Je redoutais de retomber sous son pouvoir.* » Se transcender, dans ces conditions, signifiait s'arracher à cette maternité froide et puissante. Et bien sûr s'affranchir de la situation historique des femmes de cette époque et du passé, de ces maternités à répétition, des mères mourant en couches, des avortements clandestins, grâce à ces combats d'un courage inouï pour la pilule contraceptive, le droit à l'avortement... On doit le rappeler, car beaucoup de jeunes n'y pensent plus. Cette maternité victimante et porteuse à son tour de victimisation pour les enfants, Beauvoir l'a récusée. Ce qui l'empêchait de considérer la situation actuelle, à savoir que lorsque la maternité devient un choix, elle peut être vécue différemment. Pour ces nouvelles formes de maternité, nous n'avons pas de discours. La sécularisation a produit la seule civilisation qui ignore ce qu'est une bonne mère. Donald Winnicott avance prudemment que c'est celle qui peut rêver à côté de son enfant, pour lui permettre de jouer, parler, penser. Cependant, comment cette femme-mère pourrait-elle bien construire sa sexualité d'amante, son autonomie professionnelle, sa disponibilité maternelle pour ce premier autre qu'est l'enfant ? C'est ce monde complexe de la femme émancipée dont elle a donné certaines clés que Beauvoir nous invite à repenser. Et il nous reste tant à dire encore après elle, sans incriminer ses manques, contrairement à ce que font certaines différentialistes.

**Lorsqu'elle commence à écrire *Le Deuxième Sexe*, elle vit une grande passion avec l'auteur américain Nelson Algren...**

→ Ce n'est pas la seule impulsion pour ce livre. D'abord, elle découvre *L'Âge d'homme*, de Michel Leiris, et s'en inspire. Mais la stimulation intellectuelle lui vient aussi de Sartre, qui lui





demande de réfléchir au fait qu'elle n'a pas été élevée comme un garçon. Puis sa rencontre avec Algren est une expérience radicale. Elle est séduite par cet homme d'une condition sociale inférieure, un anti-père aux antipodes non seulement de son « *cher petit philosophe* », mais aussi de son noble père qui lui semblait « *d'une espèce plus rare que le reste des hommes* » et de surcroît « *jouait la comédie* » : un père impossible à tuer ! Une passion va naître pour ce juif écrivain, pour son authenticité d'homme issu des classes pau-

**Puis sa rencontre avec Algren est une expérience radicale. Elle est séduite par cet homme d'une condition sociale inférieure, un anti-père aux antipodes [...] de son « *cher petit philosophe* ».**

vres, ce mâle qui va lui révéler son corps. Elle connaîtra une nouvelle expérience de liberté. Mais pour finir, elle devra assumer un rôle d'homme, dans l'acceptation classique du terme car, tout en étant persuadée que sa « *vraie et chaude place* » est « *contre le cœur aimant* » de cet amant américain, elle se servira de lui comme objet sexuel. Elle lui dira qu'elle rentre à Paris rejoindre Sartre, parce que ce qui l'intéresse, c'est écrire et pouvoir penser. Algren ne supportera pas ce compromis et mettra fin à leur relation, ce qui la blessera énormément. C'est pourtant elle qui aura répudié le bonheur d'un couple sensuel et de la femme génitrice. Une nouvelle liberté s'ensuit, dans le sillage du *Deuxième Sexe*, mais aussi de la découverte de l'Amérique. Elle construit une vision polyphonique du monde avec pour principe : « *Devant les situations complexes, il faut penser* », dans *L'Amérique au jour le jour*. Qu'il s'agisse de sa solidarité critique avec Israël ou de son pari indulgent sur la Chine – qui effectue « *éta-pe par éta-pe sa croissance et son expansion* ».

**Le Deuxième Sexe a 62 ans. Certaines femmes le croient dépassé...**

→ Elles se trompent. Il faut d'abord le lire. Et que chacune interroge ensuite sa propre expérience.

**Pourquoi avoir créé un Prix Simone de Beauvoir ?**

→ Au moment du centenaire de sa naissance, les féministes n'étaient pas d'accord entre elles et on m'a demandé de prendre en charge le colloque international à Paris. J'ai souhaité qu'il y ait une trace après la célébration, pour que cette véritable révolution anthropologique qu'elle a accélérée se poursuive.

**Votre roman *Les Samouraïs* est-il en résonance avec *Les Mandarins* ?**

→ Oui, un signe de reconnaissance de dette pour son message. Mais les temps ont changé et j'assume ma différence, je revendique mon étrangeté qui considère la France du dehors. Le personnage d'Olga, dans *Les Samouraïs*, est une migrante à laquelle j'ai prêté certains traits. Venue de loin, elle ne peut être comparée à une aristocrate française. J'insiste sur cette étrangeté qui préfigure l'Europe unie et la globalisation. De même, tandis que les mandarins chinois étaient des hommes de pouvoir et que ceux de Saint-Germain avaient assumé le rôle de maîtres à penser, le terme de « samouraï » insiste non plus sur le pouvoir, mais sur la guerre des sexes et sur le risque mortel qu'implique le combat pour la liberté. Pour ma génération, et surtout dans la mouvance structuraliste et poststructuraliste, il s'agissait et il s'agit toujours d'une expérience de ses propres limites. Déjouer les identités, ébranler les certitudes. Une analyse sans fin à porter au monde. Je « me voyage » dans mes essais, et mes « plus-que-romans » ne sont qu'une éclosion de questions et d'interrogations. ■■■

Simone de Beauvoir et la journaliste Maria-Antonietta Macciocchi (debout, au premier plan) le 15 mars 1979, lors d'une conférence de presse annonçant l'envoi en Iran d'une mission d'information sur la condition des femmes.



